

fais un vœu

Alexandra Bullen

fais un vœu

Tome I

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Josette Chicheportiche

Michel
LAFON

À paraître

Fais un vœu, tome II

Titre original :
Wish

© Alloy Entertainment, 2010. Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2011, pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

À mes parents.

Il y a des filles qui passent leur vie à faire des vœux. Vous en avez sûrement déjà rencontré. Mais attention, pour cela, elles n'attendent pas de voir une étoile filante ou de souffler les bougies de leur gâteau d'anniversaire. Non, elles fixent le cadran d'un réveil digital pendant une bonne partie de la matinée jusqu'à voir s'afficher 11 : 11. À ce moment-là, elles font un vœu... qui n'en vaut vraiment pas la peine. Trouver un garçon pour aller au bal du lycée. Avoir la moyenne. Pouvoir enfin s'acheter LE jean que tout le monde porte.

Ces filles-là ne m'intéressent pas. Moi, je vous parle de celles qui connaissent la vraie valeur des vœux.



1

« J' imagine que c'est toi, Olivia ? »

Olivia vit d'abord ses chaussures : des mocassins souples, légèrement renforcés sur les côtés, avec d'épaisses semelles. On aurait dit deux champignons, non seulement à cause de leur couleur – ils étaient du même beige que les champignons qu'on trouve dans des barquettes recouvertes d'un film transparent dans les supermarchés –, mais aussi parce que leur matière en évoquait l'aspect caoutchouteux.

« C'est bien, toi, n'est-ce pas ? » Monsieur Champignon se balançait d'un pied sur l'autre en hésitant.

Olivia Larsen se releva d'un bond. Est-ce qu'elle s'était endormie ? Elle se rappelait qu'après avoir trouvé un petit coin tranquille, non loin des portes vitrées de la cafétéria, elle s'était installée sur la pelouse, et de là, avait vaguement regardé les jambes de ses nouveaux camarades qui entraient et sortaient tandis que la sonnerie de Golden Gate annonçait l'heure du déjeuner. D'après la façon dont le garçon l'observait par-dessous sa grosse touffe de cheveux noirs, un demi-sourire embarrassé aux lèvres, elle comprit qu'il était là depuis un moment.

« Excuse-moi », dit-elle en époussetant l'arrière de son pantalon de toile. Il ne manquait plus que ça, qu'elle ait les fesses pleines de boue le premier jour dans son nouveau lycée. « Oui, c'est bien moi, Olivia. »

À peine debout, elle sentit que la tête lui tournait. Elle plissa les yeux et se massa les tempes du bout des doigts. La méchante migraine qui ne la quittait pas depuis des mois semblait s'être amplifiée.

« Je m'appelle Miles. Je suis censé te faire visiter le bahut. Nos mères travaillent ensemble. » Il tendit une main et la retira presque aussitôt, comme s'il venait de se brûler. « Ça va ? »

Olivia voulut acquiescer, mais au dernier moment, elle bâilla à s'en décrocher la mâchoire et ses yeux bleus se refermèrent d'eux-mêmes. Elle n'avait pas vraiment réussi à dormir depuis son arrivée à San Francisco, quelques jours auparavant. Les bruits de cette ville qu'elle ne connaissait pas la maintenaient éveillée, et ce matin, elle avait fixé avec angoisse le cadran numérique de son réveil en priant pour qu'il oublie de sonner.

« Tu dois être épuisée », dit Miles gentiment tout en repoussant la mèche de cheveux qui lui barrait le front.

Olivia balança son sac à dos par-dessus son épaule. Elle avait failli ne pas le prendre – à quoi bon s'encombrer d'un sac, quand on n'a rien à y ranger ? Mais elle l'avait depuis la sixième, et ce JanSport bleu marine, avec ses courroies en nylon décoloré, était tout ce qui lui restait de son ancienne vie.

« On peut remettre ça à une autre fois, si tu veux », proposa Miles. Et il enfonça ses mains dans les poches de son pantalon de velours vert bouteille. Il le portait sous la taille, et le faisait tenir par une cordelette tout effilochée qui formait, à la hauteur du nœud, une bosse sous sa chemise orange et bleu pâle.

« Non, non », s'empressa de répondre Olivia, gênée. Ce n'était pas la faute de Miles, après tout, si leurs mères travaillaient pour le même cabinet d'avocats et lui avaient demandé de s'occuper d'elle. « Ça va aller. »

Il sortit alors les mains de ses poches, les tapa l'une contre l'autre et sursauta, comme surpris de faire autant de bruit. « OK. Prête pour le grand tour ? », déclara-t-il.

Elle s'efforça de lui adresser son plus beau sourire et Miles poussa la porte du hall du plat de la main.

Celui-ci avait une forme bizarre, avec un toit qui avançait en saillie au-dessus de l'entrée et d'un bureau futuriste, accolé à un mur d'un blanc immaculé. La secrétaire qui se tenait là avait des cheveux courts et dégradés de la couleur rose des surligneurs, un piercing dans chaque sourcil et un téléphone sans fil coincé entre son épaule et son oreille.

Miles présenta Olivia d'un geste de la main. « Olivia, Bess, dit-il. Bess, Olivia. » La jeune femme leva la tête et sourit à Olivia. Miles pivota sur ses talons. « On continue ? »

Elle le suivit jusqu'au bout du hall, puis le long d'un couloir sombre et étroit qui faisait tout le tour du lycée. Golden Gate était un mélange déroutant d'architecture moderne et médiévale, avec des murs extérieurs sans prétention en ardoise et en verre protégeant un labyrinthe de couloirs et de voûtes en pierre. Il semblait que la façade du bâtiment avait été rénovée, mais qu'on avait négligé l'intérieur.

« Une fois qu'on s'y est habitué, tu verras, ça n'a plus l'air aussi terrible », fit remarquer Miles, comme s'il avait lu dans ses pensées. Olivia acquiesça tout en s'obligeant à marcher à sa hauteur et en dissimulant un nouveau bâillement derrière la manche de son gilet en

cachemire. Elle avait l'impression, ces derniers jours, d'être à peine capable de contrôler ses fonctions les plus élémentaires. Aussi, s'estimait-elle heureuse de pouvoir sortir quelques paroles intelligibles de temps en temps.

« Désolé si je ne suis pas très bon pour ça, marmonna Miles en laissant courir sa main le long des épaisses boiseries qui couvraient les murs à mi-hauteur. Il y a des gens dont c'est le boulot, ici. Faire le guide, je veux dire. Mais pas un jeudi comme ça, après les vacances de printemps... »

Elle acquiesça de nouveau. Elle avait les jambes raides et ses boots noirs semblaient aussi lourds que des parpaings.

« Au fait, dit Miles en s'arrêtant au croisement de deux couloirs, pourquoi tu es ici ? »

Olivia sentit aussitôt des rougeurs apparaître sur son visage et son cou. Elle s'était fait une raison depuis longtemps : dès qu'elle était gênée ou émue, cela se voyait tout de suite. Pour contrer cette malédiction dermatologique, elle rabattait alors ses longs cheveux blonds sur l'une de ses épaules, de manière à cacher son profil empourpré.

« Euh... excuse-moi, bafouilla Miles. Je ne voulais pas me montrer aussi direct. C'est juste que c'est rare de débarquer dans un nouveau lycée si tard dans l'année. Tout ce que ma mère m'a dit, c'est que vous veniez d'emménager. Mais elle ne m'a pas précisé où tu vivais auparavant.

– À Boston. »

Olivia enfonça les poings plus profondément dans les poches de son sweat. Elle donnait toujours cette réponse, même si elle était fausse. Personne n'avait jamais entendu parler de Willis, un petit village qui, bien qu'à une trentaine de kilomètres de Boston, aurait pu se trouver sur une autre planète, pour le temps qu'elle y avait passé.

« À Boston ! répéta Miles en haussant ses épais sourcils noirs. Vous n'êtes quand même pas venus en voiture ?

– Non », répondit-elle, un peu trop fort. À la simple idée d'un si long voyage avec ses parents, elle frémit. Sa famille n'était pas vraiment du genre à se raconter des charades en s'empiffrant de bonbons – du moins, plus maintenant. « Non, on a pris l'avion. On est arrivés ce week-end pour que ma mère puisse commencer à travailler dès lundi. J'imagine que le cabinet lui a fait une offre qui ne se refuse pas. »

Miles accepta son explication avec un hochement de tête suffisamment éloquent pour montrer qu'il n'était pas dupe : il savait très bien qu'elle ne lui avait pas tout raconté. « Sûr qu'elle n'allait pas se taper l'aller-retour tous les jours ! »

Olivia sourit du bout des lèvres, alors qu'il ouvrait une porte vitrée donnant vers l'extérieur.

« Et voilà où on déjeune », lança-t-il en posant sa besace en caoutchouc recyclé à ses pieds.

La cour, un vaste patio de forme circulaire, était couverte de pavés inégaux sur lesquels le soleil venait jouer. Assis en groupe, sur des bancs autour de tables en bois, des élèves bavardaient et riaient.

Olivia se retourna vers le mur percé de fenêtres en ogives.

« Où est la cafétéria ? demanda-t-elle.

– Il n'y en a pas vraiment, enfin... si, tu as *Le Dépôt* », répondit Miles en haussant les épaules. Il sortit une orange de son sac, qu'il éplucha avec les doigts. « C'est une espèce de buvette, à côté du hall. Le café n'est pas mauvais et on peut y acheter des fruits et des quiches, ou des tartes. Mais la plupart des élèves apportent de quoi manger. Moi, quand j'ai le temps, je déjeune dehors.

– Dehors ? »

À Willis, ils avaient le droit de sortir uniquement quand un prof organisait une visite ou quand ils présentaient un mot d'excuse, faux évidemment.

« Haight est juste au coin de la rue, expliqua Miles. C'est un peu surfait, mais il y a un ou deux bons cafés et des petits restaurants qui servent des burritos. Sauf que tu dois passer devant une centaine de boutiques hippies avant de les trouver... »

Elle balaya la cour du regard. Dans son ancien lycée, la cafétéria se lisait comme une carte où chaque route était figurée par une bande : Olivia et ses amies occupaient la longue table orange à côté de la fenêtre, les théâtraux mangeaient assis par terre en face du couloir, les accros de l'informatique s'installaient munis de leurs derniers gadgets près du buffet des salades, et dans le coin des distributeurs automatiques, les sportifs s'amusaient à se lancer des poignées de frites grasses. Jour après jour, année après année, c'était toujours la même configuration, et Olivia n'en connaissait pas d'autre.

Ici, il ne semblait pas y avoir de démarcation, ce qui donnait à Olivia l'impression qu'aucun groupe ne se distinguait vraiment des autres. Chaque élève était unique et en même temps semblable à son voisin ou à sa voisine. On aurait dit la salle du restaurant des Nations unies, si les fonctionnaires des Nations unies s'étaient habillés en jeans moulants, robes vintage, sweat-shirts de chez American Apparel et tee-shirts à message.

« Tu n'as pas faim ? » demanda Miles.

Olivia s'apprêtait à répondre quand le glissement d'un skateboard attira son attention. Tournant la tête pour voir qui se tenait en équilibre sur la planche de bois, elle aperçut un garçon élancé, aux cheveux blonds hirsutes décolorés par le soleil, et avec des yeux verts extraordinaires comme rarement elle en avait vu.

Le garçon lui sourit d'un sourire posé, amical, comme s'ils s'étaient déjà rencontrés et qu'il la reconnaissait. Les joues d'Olivia s'empourprèrent aussitôt, mais le skateur se propulsait déjà en avant d'un puissant coup de pied. Le temps qu'elle remarque ses Converse bleues, il filait déjà le long d'une allée goudronnée et disparaissait derrière l'une des ailes du bâtiment.

« Non, merci, marmonna Olivia d'une voix rêveuse, avant de se ressaisir. J'ai... j'ai déjà mangé, en fait. » Ce qui était à moitié vrai. En réalité, elle n'avait pas faim. Cela faisait des mois que l'appétit lui manquait. Sa mère commençait même à s'inquiéter de ses clavicules de plus en plus saillantes, mais Olivia s'en fichait. Elle n'essayait pas de perdre du poids, manger ne l'intéressait plus, c'est tout.

« Alors, tu les as trouvées ? » demanda Miles, en sortant cette fois un paquet de chips bio de son panier-repas. Il le déchira et en offrit à Olivia.

« Trouvé qui ? répondit Olivia en refusant poliment.

– Les VIP. Les stars du bahut, ceux qui font la loi. »

Olivia parcourut de nouveau la cour des yeux.

« Tu me diras, ils font tout pour se fondre dans la masse, continua Miles. Et jamais ils n'admettront qu'ils appartiennent à une bande. Mais si tu regardes bien, tu finiras par les reconnaître. »

Olivia observa alors, au fond, une petite table nichée contre un mur, partiellement ombragée par les branches basses d'un magnolia en fleur. Des jeunes au look bohémien chic se passaient des assiettes de sushis, qu'ils mangeaient avec des baguettes en riant. Un rouquin en chemise à carreaux noire était à moitié allongé sur un banc, ses longues jambes tendues devant lui. À califourchon sur ses genoux, une fille d'origine asiatique, à la figure poupine, lui prenait des mèches de cheveux

qu'elle s'amusait à enrouler autour de ses doigts aux ongles violets.

Sur la table en mosaïque, une autre fille aux yeux outrageusement maquillés, aux longs cheveux soyeux noirs était, elle, assise dans la position du lotus, et piochait dans un sachet des fruits secs qu'elle lançait en l'air avant de les rattraper dans sa bouche grande ouverte. Elle semblait avoir pris un soin tout particulier à sa tenue : des chaussettes à rayures sur de gros collants en laine côtelée, de confortables bottes de moto aux épais talons légèrement usés, un long pull en laine cintré à la taille sur une robe à col roulé, et une fine écharpe tricotée à la main, négligemment enroulée autour du cou et des épaules.

« Allô, allô ! chantonna Miles, sortant brusquement Olivia de sa rêverie. Calla Karalekas, ajouta-t-il tout bas en feignant l'indifférence. La planète autour de laquelle toutes ces petites lunes tournent. Je crois que son père est ambassadeur de Grèce et que sa mère appartient à la famille royale du Japon.

– Elle est jolie », murmura-t-elle. Commentaire parfaitement inutile, car Calla n'était pas jolie, elle était très belle.

« Oui, elle est pas mal, déclara Miles avec un haussement d'épaules. Si on aime ce genre de fille. »

Olivia épia son compagnon du coin de l'œil. Il jouait avec un bracelet de faux cuir qu'il roulait le long de son poignet. « Ce qui n'est visiblement pas ton cas, dit-elle.

– Oh, tu sais, je les connais depuis l'école primaire. J'ai eu tout le temps de les observer.

– Apparemment, c'est quelque chose que tu fais souvent, non ? Observer. » Elle glissa un pouce dans le trou de sa manche, là où son gilet était élimé, et se serra les bras contre la poitrine. On était fin mars, et le soleil

brillait, mais de temps en temps, une brise soudaine la faisait frissonner.

Miles ôta le bouchon de sa bouteille et but une longue rasade d'eau.

« Ça m'a permis d'apprendre beaucoup de choses, dit-il. Je sais ainsi plein de trucs sur toi. »

Olivia soutint son regard pendant quelques secondes. Il avait les yeux si noirs qu'ils semblaient presque opaques. « Comme quoi ? demanda-t-elle.

– Tu caches quelque chose », répondit Miles en s'installant par terre, dos au mur, les jambes ramenées contre lui. Puis il ajouta, en guettant sa réaction : « On ne change pas d'école en milieu d'année sans raison. »

Olivia s'assit à côté de lui. Elle croisait et décroisait les jambes, fixant un carré d'herbes folles qui pointait entre les pierres.

« Alors, c'est quoi ? insista Miles. Un divorce douloureux ? »

Olivia secoua la tête. Elle avait une boule dans la gorge.

« Des problèmes avec la police ? » continua-t-il d'une voix légère, un petit sourire facile aux lèvres.

Olivia s'arma de courage. C'était le moment qu'elle détestait le plus. Peu importaient les mots ou l'intonation qu'elle emploierait, le sourire de Miles disparaîtrait en un instant. Elle se sentirait mal, il ne saurait plus où se mettre. Ils finiraient de déjeuner, du moins Miles, dans un silence gênant.

« Allez ! lança-t-il, comme s'il la mettait au défi. Il doit bien y avoir une raison qui explique pourquoi vous vous êtes installés ici. Le cabinet de ma mère est connu, mais pas tant que ça ! »

Et il haussa les sourcils à plusieurs reprises en attendant la réponse.

Olivia serra les poings pour stopper le tremblement de ses mains.

« Ma sœur jumelle est morte », déclara-t-elle.

Elle s'était exprimée d'une petite voix qu'elle ne connaissait pas. Malgré toutes les fois où elle avait prononcé cette phrase, elle ne parvenait pas à ôter de son esprit qu'elle récitait le texte de quelqu'un d'autre. De l'actrice principale d'un mauvais film que Violette et elle avaient vu à la télé, par exemple, et dont elles s'étaient moquées tout en priant secrètement que rien de tel ne leur arrive jamais.

« Ma mère a grandi ici », reprit-t-elle. Il fallait qu'elle dise quelque chose pour effacer la tension du moment. « Bref, elle a pensé que ce serait peut-être bien de changer de ville. Enfin, de revenir ici, pour elle... »

Miles se racla la gorge tout en tripotant son paquet de chips vide.

Olivia n'avait pas besoin de lever les yeux pour vérifier qu'elle ne s'était pas trompée : Miles ne souriait plus. Il ne savait plus où se mettre. Et ils allaient finir leur déjeuner dans un silence gênant.



2

« Papa ? » appela Olivia depuis le vestibule avant de claquer la porte d'un coup de pied.

Les vitraux de l'entrée tremblèrent légèrement, malgré les cartons que son père y avait scotchés pour les protéger. La maison, une ancienne demeure victorienne de trois étages, aux bardeaux jaune canari et aux volets bancals couleur pervenche, était assez délabrée. Elle avait du mal à se rappeler que rien ne fonctionnait normalement : les portes ne fermaient pas, les fenêtres ne s'ouvraient pas...

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écria-t-elle en coinçant le talon de l'un de ses boots dans un trou d'au moins dix centimètres. Elle se tordit la cheville et se cogna contre le mur.

Visiblement, les planchers n'étaient pas non plus des planchers.

Après s'être relevée tant bien que mal, elle abandonna son sac près de l'escalier et se dirigea vers la cuisine. Le retour du lycée avait presque été plus fatiguant que le reste de la journée. Elle avait dû changer de bus, sauf qu'elle s'était trompée de direction et avait fini par rentrer à pied en passant par le quartier de la Mission.

« Salut, Olivia ! » lança Mac Larsen en voyant sa fille.

Olivia baissa aussitôt le volume de la petite télé en noir et blanc, posée en équilibre instable sur l'évier. À genoux sur la paillasse, son père tentait de réparer le luminaire au plafond. De taille moyenne, maigre et nerveux, il faisait toujours craquer ses articulations en adoptant des positions inconfortables, pour mieux examiner une fuite ou quelque prise électrique.

« Tu ne devrais pas mettre des gants ? » Olivia tendit le cou et regarda ses mains qui dévissaient une ampoule cassée.

« Oui, peut-être, grommela-t-il. Alors, comment ça s'est passé au lycée ? »

Elle ouvrit la porte du frigo en acier inoxydable, le seul appareil électroménager que son père avait insisté pour acheter tout de suite, et contempla les plats à emporter à moitié entamés, les deux bouteilles de ketchup et l'unique oignon.

« Bien, répondit-elle en sortant un reste de nouilles chinoises qu'elle mangea avec les doigts. Qu'est-ce qui est arrivé au plancher ? »

Son père s'essuya les mains sur son pantalon, un vieux jean délavé qui datait de ses années d'étudiant, et lui fit signe de lui passer le plat.

Olivia le lui tendit. Les parois du récipient étaient toutes grasses.

« Le plancher du vestibule, dit-elle tandis que son père s'asseyait sur le plan de travail.

– J'ai dû retirer des lattes pour jeter un coup d'œil aux canalisations », expliqua Mac, la bouche pleine.

Elle prit une bouteille d'eau du pack qui se trouvait sur la paillasse poussiéreuse et repartit en direction de sa chambre.

« Ta mère travaille tard, ce soir ! » lança Mac.

Olivia s'arrêta net dans le couloir. « Encore ? »

Il hocha la tête et sauta à terre. « J'ai comme l'impression qu'on va dîner seuls.

– On se fait livrer ? suggéra Olivia en revenant sur ses pas.

Elle s'appuya contre le chambranle de la porte et sentit qu'il penchait dangereusement sous son poids.

– Tu as envie de quoi ? »

Elle haussa les épaules. Son père passa devant elle pour atteindre le frigo. « Tu sais quoi ? dit-il. Voilà bien une chose dans cette ville à laquelle je pourrais finir par m'habituer : manger la cuisine de son choix. Chinoise, italienne, indienne, japonaise...

– Tu détestes les sushis, interrompit Olivia.

– Et alors ? Ça ne m'empêche pas d'en commander à minuit. À Willis, on ne pouvait même pas avoir un toast à cette heure-là.

– C'est vrai », acquiesça Olivia sur un ton qu'elle aurait préféré plus enjoué.

Alors qu'elle repartait vers sa chambre, elle se fit la réflexion que son père avait toujours essayé de faire contre mauvaise fortune bon cœur, quelle que soit la « fortune ». Quand, à six ans, elle s'était foulé la cheville en sautant des dunes, devant leur maison de Martha's Vineyard, Mac avait décoré son plâtre de serpentins aux couleurs de l'arc-en-ciel. Et lorsque leur mère, Bridget, avait dû s'absenter pendant trois semaines à cause d'un procès en Caroline du Nord, il avait donné aux filles de vieux pots de peinture et les avait laissées peindre leur chambre à leur guise ; mais surtout, il avait défendu leurs choix artistiques (bleu ciel pour Olivia, quelques taches de couleur inspirées de Pollock pour Violette), au retour de Bridget.

Ce qui la révoltait peut-être le plus, dans la mort de Violette, c'est que Mac ne pouvait rien faire pour l'effacer.

« Hé ! appela-t-il à nouveau. Le bahut, alors ? C'était si terrible que ça ? »

Debout contre l'évier, il serrait le rebord du plan de travail de ses mains calleuses et rêches. De toute évidence, il cherchait à paraître détendu, ou du moins à adopter l'attitude de quelqu'un devisant d'un ton badin. Mais son visage était crispé et sa voix rauque, comme s'il avait avalé des bouts de verre.

« Oui, dit Olivia, avec une douceur voulue.

– Tu t'es fait des amis ? »

Elle sentit sa gorge se nouer. Bien sûr que non, elle ne s'était pas fait d'amis. Elle avait passé sa vie au côté de la reine de la socialisation. Violette avait toujours été un caméléon, capable de s'adapter à n'importe quelle situation ou personne, d'engager facilement la conversation, si cela lui permettait de rencontrer des gens nouveaux. Olivia se voyait plus comme un gecko. Ou un triton.

Elle s'apprêtait à répondre, quand elle regarda plus soigneusement les yeux de son père. Ils étaient injectés de sang, vides et gonflés. Ses cheveux, autrefois roux, semblaient se bagarrer contre eux-mêmes, et sa barbe de trois jours se teintait de gris.

Il n'avait pas signé pour ça non plus.

C'était une idée de Bridget de quitter Willis au beau milieu de l'année scolaire. Olivia n'avait pu s'empêcher de trouver curieux que sa mère se voie brusquement offrir un poste de direction dans l'un des cabinets d'avocats les plus prestigieux de San Francisco, une ville où justement elle possédait une maison qui était dans sa famille depuis près d'un siècle. Peu importait si, jusqu'à présent, on disait toujours « cette vieille ruine que nous a laissée grand-tante Peggy », car du jour au lendemain, tout s'était mis en place : Bridget avait un nouveau

travail, Olivia une nouvelle école, et Mac, entrepreneur au chômage, un nouveau chantier.

Un chantier qui, à en juger par la tournure que prenaient les événements, se transformait peu à peu en une centaine de petits chantiers dont aucun ne donnait l'impression de devoir se terminer dans un avenir proche.

« J'ai sympathisé avec deux élèves, mentit Olivia. Tout le monde est très gentil, et le lycée plutôt sympa. C'est une vieille bâtisse, avec plein de grandes fenêtres.

– Ah oui ? »

Son père lui tournait le dos et s'occupait d'un robinet capricieux. Elle aurait pu continuer à parler ainsi, mais elle savait qu'elle en avait dit assez. Mac avait eu ce qu'il voulait. Sa fille communiquait. Elle était revenue à la vie.

Tout allait bien dans son royaume.

Elle marmonna quelque chose à propos de devoirs à faire et laissa son père réparer ce qu'il pouvait encore réparer.

Après avoir dîné, Olivia s'allongea sur son lit et s'enfonça dans l'édredon lavande. Il venait de l'ancienne maison. Elle ferma les yeux pour mieux respirer l'odeur de l'épaisse couette en duvet. À chaque fois, cela lui rappelait Itsy et Bitsy, les deux petits chats siamois que les filles avaient adoptés à six ans. Elles les avaient gardés seulement quelques mois, Bridget ne tardant pas à se trouver couverte de boutons de la tête aux pieds et à se découvrir une allergie au poil de chat.

Olivia se souvenait avoir tenu la main de sa sœur serrée dans la sienne, tandis qu'elles rentraient à pied de la SPA. Violette pleurait à gros sanglots et ses larmes tombaient sur le gravier. Olivia lui avait alors juré qu'un jour elles vivraient dans une maison rien qu'à elles, auraient vingt chats, ne se nourriraient que de glaces aux Oreo

et regarderaient la télé sans se priver. Ça avait marché et Violette sécha ses larmes. Mais arrivée à la maison, elle s'était remise à pleurer de plus belle en s'apercevant que leur couette était encore imprégnée de l'odeur des chatons, que leurs parents, après bien des prières, avaient fini par laisser dormir dans la chambre des filles.

Olivia avait les yeux fermés quand une petite brise légère souffla par la fenêtre ouverte et fit trembler les portes de sa chambre sur leurs gonds branlants. Elle se redressa et vit que l'une d'elles battait doucement : celle du fond, étroite et pleine de nœuds.

Attenante à sa chambre et donnant sur l'arrière de la maison et du jardin envahi par la végétation, une pièce en angle était aménagée sous les combles. Plus petite que sa chambre, elle possédait deux fenêtres cintrées séparées par une banquette. Quand Olivia avait annoncé qu'elle préférait la pièce sur le devant de la maison, plus simple, plus grande et plus bruyante, ses parents n'avaient pas discuté. Personne ne disait rien, mais tout le monde savait.

Violette l'aurait choisie, elle.

Et lorsque le déménagement était arrivé et qu'il ne restait plus que des cartons sans aucun nom écrit dessus, personne n'avait rien dit non plus. Mais les cartons – scotchés après un après-midi silencieux passé à ranger les affaires de Violette – avaient atterri dans cette chambre, qui demeurerait à jamais fermée.

Olivia se leva lentement et se dirigea vers la porte qui battait. Elle posa la main sur la poignée en cuivre et s'attarda là, un moment.

Elle avait presque l'impression de sentir la présence de Violette, qui l'attendait de l'autre côté.

Un frisson fit dresser ses cheveux dans sa nuque, et elle referma la porte d'un coup sec.

Le rideau de voile blanc se gonfla à nouveau. Olivia s'approcha de la fenêtre. Alors qu'elle tirait sur le montant pour l'ouvrir complètement, les bruits de la ville lui parvinrent très nettement – le signal strident de l'alarme d'une voiture, le glissement régulier des véhicules sur la chaussée mouillée, les conversations des gens à la sortie des restaurants. On aurait dit qu'elle venait de mettre le son d'un film qu'elle regardait sans s'en rendre compte.

Avant de comprendre ce qu'elle faisait ou pourquoi elle le faisait, elle enjamba le rebord de la fenêtre et sauta sur le petit balcon délabré que la bruine avait rendu glissant. Elle se redressa prudemment et regarda en bas. Du haut du troisième étage, la ville avait quelque chose de cérémonieux et d'étrange.

Serrant les pans de son sweat-shirt contre elle, elle se servit d'une de ses manches pour essuyer une petite flaque et s'asseoir, les yeux tournés vers le ciel.

À Willis, une fois leurs parents couchés, elles escadaient la fenêtre de la chambre d'Olivia, se hissaient ensuite sur l'auvent puis s'allongeaient à plat ventre sur le toit de cèdre blanc. Là, elles commentaient à voix basse les derniers commérages dont elles avaient eu vent, ce qui voulait dire en général que c'était surtout Violette qui parlait. Fixant du regard le ciel dégagé, Olivia suivait les constellations du bout des doigts, et Violette retenait sa respiration en attendant de voir une étoile filante et de faire un vœu. Il régnait alors un calme presque effrayant, comme si elles étaient les deux seules survivantes sur terre.

Sur son nouveau balcon, Olivia essaya de ne pas prêter attention au bruit des voitures et aux bribes de conversation qui montaient de la rue. Les lampadaires jaunes estompaient les contours des maisons qui s'élevaient à

l'horizon, et les toits pentus se confondaient avec la bande de ciel bleu noir, le brouillard sombre et les lourds nuages masquant les étoiles qui auraient pu se cacher derrière eux.

Elle avait envie d'être déçue. Elle s'appliqua de toutes ses forces pour avoir la nostalgie de son ancienne maison. Mais rien n'y fit.

Elle n'y arrivait pas.

C'était aux alentours de février, pendant le dîner, que Mac et Bridget avaient annoncé à Olivia qu'elle ne retournerait pas au lycée de Willis après les vacances de printemps. Elle se rappelait avoir fixé les mains de son père, à travers un vase en cristal. Ses jointures paraissaient épaisses et tordues, tandis qu'il pianotait sur la table en vieux chêne. Comme on pouvait s'y attendre, Bridget parla presque tout le temps, s'exprimant avec prudence et calme, comme si elle se préparait à subir un outrage, ou du moins à se lancer dans une objection passionnée.

Olivia était incapable de se souvenir si elle avait dit quelque chose. Sans doute une question ou deux concernant la logistique – avaient-ils déjà pris les billets d'avion ? Quand partaient-ils exactement ? –, mais quelles qu'elles aient été, ses paroles avaient été murmurées d'une voix froide et plate, la voix de quelqu'un de suffisamment brisé pour ne plus se soucier de rien.

Cette nuit-là, Olivia était restée éveillée sur son vieux lit à baldaquin, et avait essayé de ressentir quelque chose. Il en fut de même après l'enterrement – passant tout l'après-midi à aller de pièce en pièce comme un robot, les traits figés, le corps douloureux et vide. Elle n'avait pas pleuré une seule fois et, alors qu'elle se regardait dans le miroir ovale du vestibule, elle s'était demandé si se forcer à évoquer des détails précis concernant sa sœur permettrait à son corps de réapprendre à être sensible à ce qui l'entourait.

Elle se rappelait la façon dont le nez de Violette se plissait et fronçait à l'arête quand elle était désorientée. La façon dont son rire, son vrai rire, celui qu'elle gardait pour ce qui était vraiment drôle, partait du fond de sa gorge et ressemblait à un ronflement.

Mais elle ne parvenait toujours pas à pleurer.

Et de la même manière, quand elle apprit qu'elle déménagerait bientôt, qu'elle quitterait son école et ses amis, même si elle se doutait qu'on attendait d'elle une forme ou une autre de résistance, malgré tous ses efforts, elle n'éprouva pas le moindre semblant de nostalgie.

Depuis la mort de Violette, la maison lui paraissait trop grande et trop silencieuse. Quant au lycée, elle ne savait pas ce qui était pire, être la nouvelle ou celle qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à la fille qui était morte pendant l'été, la fille qui aimait tout le monde et que tout le monde aimait.

La fille qui était si drôle...

Olivia avait fait ses valises une semaine avant le départ, se débrouillant avec le contenu d'un sac et dormant dans des draps de rechange. Dans son cœur, elle était déjà partie. Jamais plus elle ne se sentirait chez elle, quel que soit le lieu ou le nombre d'affaires qu'elle emporterait.

Et à ce moment, alors qu'elle contemplait le ciel brumeux, elle essaya de toutes ses forces d'être triste de ne pas pouvoir voir d'étoiles. Elle voulait être en manque de quelque chose qui lui rappelait Violette. Elle voulait sentir la présence de quelque chose, n'importe quoi, qui se dresse dans l'obscurité, seul.

Mais elle n'éprouvait qu'une sensation de froid.

Elle frissonna, rentra, puis ferma la fenêtre et tira les rideaux.